NOUVELLE REVUE THÉOLOGIQUE

69 N° 5 1947

Le sens religieux dans l'architecture chrétienne

Joseph DUHR (s.j.)

p. 497 - 515

https://www.nrt.be/it/articoli/le-sens-religieux-dans-l-architecture-chretienne-2854

Tous droits réservés. © Nouvelle revue théologique 2026

LE SENS RELIGIEUX DANS L'ARCHITECTURE CHRETIENNE

L'Eglise, « royaume de Dieu », se déploie avant tout dans le monde invisible des âmes (...intra vos..., Luc, XVII, 21). Mais, composée d'hommes et instituée pour des hommes, cette société religieuse n'exerce son action sanctificatrice que par l'intermédiaire des corps. Formée à l'image du « Fils de l'homme », son fondateur, sa vie, elle échappe, par certains côtés, au temps et à l'espace ; mais, par ailleurs, elle reste liée à la matière, conditionnée par elle.

Dès les premiers jours de son existence, nous voyons l'Eglise grouper les fidèles à part, pour leur transmettre les enseignements du Christ, les associer à sa prière et à son sacrifice eucharistique. Des locaux s'imposaient, spécialement affectés à ces réunions. Le nombre grandissant des chrétiens devait multiplier ces édifices ; le développement des cérémonies liturgiques les rendait toujours plus amples. Constantin le Grand ne se contente pas de libérer la religion du Christ de l'oppression légale et officielle, il se fait bâtisseur d'églises. Bientôt, sur toute l'étendue de l'Empire romain, partout où s'est constitué un groupement important de chrétiens, on voit s'élever des édifices réservés à leur culte. Depuis vingt siècles, cette activité ne s'est pas ralentie. L'Eglise du Christ, sans églises, est inconcevable.

Dans la manière de construire les édifices dont elle avait besoin, l'Eglise, à vrai dire, n'a jamais été créatrice. De tout temps, elle s'est conformée aux techniques et aux formules de construction qui ont varié avec les époques et les régions. Mais, comme le Verbe lui-même adoptant la nature humaine, l'Eglise, en assumant ces matériaux tels qu'ils lui étaient présentés par la main des hommes, les a ennoblis, transformés, enrichis. En les vivifiant de sa liturgie, elle les a dotés d'une beauté qui les classe à part parmi les créations de l'art. Par l'ampleur et le nombre de ses constructions religieuses, par le style qui les diversifie, nous saisissons le mieux quelle fut, aux différentes époques de son existence, l'emprise de l'Eglise sur les âmes ainsi que le côté de l'idéal divin qui lui parut le plus apte à frapper les esprits et à gagner les cœurs. L'absence de style est toujours un indice de fléchissement moral et religieux.

Il est des styles d'architecture que l'Eglise a manifestement aimés. Pour discerner ses préférences, il suffit de jeter les regards sur Rome, le cœur de toute la chrétienté. Or, Rome, à l'époque des persécutions, fut la ville des *églises-maisons* ; après son triomphe, elle devient la ville des *basiliques,* décorées de toutes les splendeurs de la mosaïque orientale. Ville des *clochers,* au moyen âge, Rome se transforme une

nouvelle fois au XVIIe siècle, et devient la ville des *dômes* qu'elle est demeurée jusqu'à nos jours.

Nous voudrions, dans ces pages, dégagées, dans la mesure du possible, de tout appareil technique, faire ressortir davantage qu'on ne le fait d'ordinaire, le sens religieux et profond que l'Eglise, au cours des siècles, a mis dans la construction de ses édifices liturgiques.

I. — LES DEBUTS DU CHRISTIANISME LA MAISON-EGLISE (1)

Les *Actes des Apôtres* nous apprennent que les fidèles se réunissaient pour prier et participer au sacrifice eucharistique, dans des habitations plus amples de frères plus fortunés. Saint Pierre, miraculeusement délivré de sa prison, se rend dans la maison de Marie, mère de Jean-Marc, où les chrétiens, groupés ensemble, veillent et prient (*Act.*, XII, 12). A Troas, saint Paul prêche et « rompt le pain » dans la salle haute d'une demeure particulière (*Act.*, XX, 8). A Ephèse (*I Cor.*, XVI, 19) et, plus tard, à Rome (*Rom.*, XVI, 5), Aquila et Priscilla, ces collaborateurs si appréciés de saint Paul, abritent chez eux au moins une partie de la communauté chrétienne (domesticam ecclesiam). Et, à Laodicée, une bienfaitrice, du nom de Nymphe, rend aux croyants le même service (*Coloss.*, IV, 16) (2). C'est dans une maison avoisinant la demeure d'un certain Martin, à côté des thermes de Timothée, que saint Justin instruit ses disciples. Il ne connaît pas d'autre lieu de réunion (3). A cette époque cependant, ou un peu plus tard, les chrétiens de Rome se dirigeaient vers d'autres édifices privés. Les soubassements des constructions primitives sont encore visibles sous les églises de Saint-Clément, des Saints-Jean et Paul et de Sainte-Anastasie, appelées jadis « titulus Clementis », « titulus Byzantis » et « titulus Anastasiae » (4). L'habitude de

(1) Bibliographie : F. Hendrichs, *La voce delle chiese antichissime di Roma*, Rome, 1933. — H. Grisar, *Geschichte Roms und der Päpste im Mittelalter*, Fribourg-en-Brisgau, 1900. — F. X. Kraus, *Geschichte der christlichen Kunst*, t. I, p. 30 sq., 257 sq., Fribourg-en-Brisgau, 1895. — J. P. Kirsch, *Die christlichen Cultusgebäude im Altertum*, Cologne, 1893. — J. P. Kirsch, *Die römischen Titelkirchen im Altertum*, Münster-en-Westphalie, 1918. — R. Vielliard, *Recherches sur les origines de la Rome chrétienne*, Mâcon, 1941. — E. Mâle, *Rome et ses vieilles églises*, Paris, 1942, chap. II : Saint-Martin-aux-Monts et les églises du temps des persécutions. — R. Vielliard, *Les origines du Titre de Saint-Martin-aux-Monts*, Rome-Paris, 1931. — Junyent, *Il titulo di san Clemente in Roma*, Rome, 1932.

(2) Voir également : *I Cor.*, I, 14 ; *Phil.*, IV, 22 ; *Philémon*, 2 ; *Recognitiones*, X, 71. — Cfr J. P. Kirsch, *Cultusgebäude*, p. 3-4 ; F. Hendrichs, *La voce delle chiese...*, p. 19.

(3) Cfr *Actes de saint Justin*, dans H. Leclercq, *Les martyrs*, t. I, p. 87.

(4) Des restes d'anciennes maisons ont été retrouvés également sous d'autres églises « titulaires » : Sainte-Cécile, Sainte-Prisque, Sainte-Marie-du-Transtévère, Sainte-Pudentienne, Sainte-Praxède, Sainte-Suzanne, Saint-Chrysogone (cfr F. Hendrichs, *La voce delle chiese...*, p. 23-31).

se réunir de la sorte chez des particuliers subsiste, semble-t-il, jusqu'au début du IIIe siècle. Cette carence d'édifices réservés au culte est relevée par le contradicteur païen d'Octavius : « Pourquoi donc, s'écrie-t-il, (les chrétiens) n'ont-ils ni autels, ni temples, ni sanctuaires connus » (cur nullas aras habent, templa nulla, nulla nota simulacra?) (5). Un canon du concile de Laodicée, interdisant aux évêques et aux prêtres d'offrir le sacrifice dans les maisons particulières, nous laisse deviner que l'ancien usage s'est maintenu même après la paix constantinienne, du moins en certains endroits (6).

Dès le troisième siècle, cependant, avec l'affluence grandissante des chrétiens, il fallait envisager une situation plus stable et moins précaire. Nous entendons parler de « lieux de prière », de « lieux de réunion », de « maisons de Dieu », d'« églises », qui relèvent non plus de particuliers, mais de la communauté chrétienne. Saint Hippolyte signale que juifs et païens, après avoir épié les entrées et venues, envahissaient parfois à l'improviste la « maison de Dieu », s'emparaient de quelques chrétiens et les entraînaient avec eux (7). Aux époques de calamités, nous apprend de son côté Origène, la populace païenne faisait irruption dans les « églises » et les incendiait (8). L'« église » d'Antioche, où Paul de Samosate, après sa déposition, prétendait se maintenir, est ôtée à l'évêque excommunié par l'empereur Aurélien, et remise à l'évêque Domnus, qui était « en relation épistolaire avec les évêques de l'Italie et de Rome » (9). Pour nous décrire la situation florissante du christianisme, avant la persécution de Dioclétien, Eusèbe nous affirme que l'affluence des fidèles était telle que, les anciens édifices religieux étant devenus trop étroits, il fallait construire « des églises neuves et spacieuses dans toutes les villes » (10). Aussi, note-t-il ailleurs, c'est « contre ces pierres » que, pareils à des chiens enragés, les persécuteurs se sont d'abord acharnés (11).

Ces textes ne permettent pas de mettre en doute que, depuis le IIIe siècle, l'Eglise possédait des édifices religieux destinés aux réunions des fidèles et à la célébration liturgique. Mais aucun ne précise la structure même de ces églises. Une première indication, à ce sujet, nous est fournie par un passage de Lactance, qui se réfère à la persécution déchaînée par Dioclétien. L'empereur, nous raconte-t-il, offusqué par une église des chrétiens, visible de son palais, se

(5) Minutius Felix, *Octavius*, c. X.
(6) Cfr Concile de Laodicée, ca. 380 (?), can. 58 ; dans Héfelé-Leclercq, *Histoire des conciles*, t. I, p. 1025.
(7) S. Hippolyte, *In Daniel.*, c. XX ; dans *opp.* édit. Bonwetsch et Achelis, G. C. S., t. I, p. 32.
(8) Origène, *Comment. in Matth.*, 39, dans P.G., t. XIII, col. 1654.
(9) Cfr Eusèbe, *Hist. eccles.*, l. VII, c. 30.
(10) Cfr Eusèbe, *Hist. eccles.*, l. VIII, c. 1.
(11) Cfr Eusèbe, *Hist. eccles.*, l. X, c. 4.

demande s'il ne va pas la livrer aux flammes. Il hésite devant le danger d'incendier du même coup une partie de la ville (pars aliqua civitatis). « Car elle était entourée de grandes et de nombreuses maisons » (Nam multae ac magnae domus ab omni parte cingebant) (12). Ainsi cette église n'était pas isolée, comme les basiliques le seront plus tard, mais encastrée dans l'ensemble des maisons du quartier. Grâce aux recherches archéologiques de M. l'abbé Vielliard, nous connaissons aujourd'hui une de ces maisons-églises, toute pareille à celle qui troublait la quiétude de Dioclétien. C'est Saint-Martin-aux-Monts, appelée jadis « titulus Equitii », du nom de celui qui l'avait fait construire à ses frais. Cette église était une simple maison, pourvue d'une salle de réunion pour les fidèles. Mais à la différence des habitations de Pompéi et d'Herculanum, elle n'avait ni *atrium*, ni *tablinum*, ni colonnade intérieure. Avec ses ouvertures au rez-de-chaussée, sa cour, ses deux étages, elle ressemblait à toutes les maisons plébéiennes de Rome et d'Ostie. Perdue au milieu des autres demeures du quartier, rien ne la signalait à l'attention. Mais, dès qu'on avait franchi le seuil, on se trouvait dans une salle voûtée (14 m./16 m.), séparée en deux nefs par des piliers. Quatre cents personnes environ pouvaient y tenir. Les chrétiens de Rome s'y rassemblaient à l'époque où Valérien condamnait à mort le pape Sixte I et son diacre saint Laurent. Ce grand local de réunion était-il orné de fresques? Au XVIIe siècle, on pouvait encore distinguer sur les murs quelques restes de guirlandes et des dauphins versant l'eau dans une fontaine. Y avait-il là, peint sur les murs, comme on le voit dans les catacombes ou sur les parois des sarcophages, le Christ plein de majesté, entouré de ses apôtres, ou donnant à saint Pierre le « rouleau » de sa Loi? Nous pouvons le supposer. Nous ne le savons pas avec certitude (13).

Une autre maison-église, du temps des persécutions, a été rendue au jour par des fouilles entreprises en 1923, à l'autre bout du monde romain. Il s'agit de la petite chapelle de Doura-Europos, sur l'Euphrate (13bis). Cet édifice exigu n'a rien d'une basilique. C'est une salle, ouverte sans doute au groupe chrétien par un des fidèles. A l'une des extrémités, un édicule, porté sur des colonnes, abritait vraisemblablement l'autel. Les murs gardent ici leur parure d'autrefois. Les fresques qui les décorent peuvent remonter à l'année 220, peut-être à 200. Près d'Adam et d'Ève qui voilent leur nudité, le Christ porte sur ses épaules la brebis égarée. Plus loin, les saintes femmes se di-

(12) Cfr Lactance, *De mort. persecut.*, c. XII.

(13) Cfr R. Vielliard, *Les origines du titre de Saint-Martin-aux-Monts*, Rome-Paris, 1931 (cfr E. Mâle, *Rome et ses vieilles églises*, Paris, 1942, p. 48-52).

(13bis) Cfr J. P. Kirsch, *La Domus Ecclesiae cristiana del III secolo a Dura-Europos in Mesopotamia*, dans *Studi dedicati alla memoria di Paolo Ubaldi*, Milan, 1934.

rigent vers le tombeau, des torches à la main, car la nuit est encore profonde et des étoiles brillent au ciel. A côté de ces scènes qui rappellent les vérités fondamentales de notre foi : la rédemption et la résurrection, voici les miracles qui manifestent la toute-puissance du Sauveur : le paralytique guéri qui emporte son lit ; Jésus marchant sur les eaux, et tendant la main à Pierre qui s'enfonce dans le flot débridé. Enfin, la Samaritaine près du puits et David, vainqueur de Goliath, exhortent les fidèles à mettre leur confiance et leur espérance en Celui qui a vaincu l'enfer et la mort, et qui fait participer ses disciples au même triomphe. Quelle lumière aux heures les plus noires de la persécution de Dèce! Deux chrétiens de Doura ont inscrit leur nom et un appel au Christ sur la bordure de la fresque de David terrassant Goliath. On peut se demander si un tel édifice, avec sa décoration qui annonce celle des catacombes, n'a pas été inspiré par des constructions similaires qui pouvaient se voir à Antioche, la grande ville chrétienne, la plus voisine. Les fouilles entreprises par la France et l'Amérique, dans cette ville encore si mystérieuse, nous le révéleront peut-être un jour.

Du moins dès maintenant, grâce à ces deux exemplaires, nous connaissons avec plus de précision ces maisons-églises où, durant le troisième siècle, affluaient les chrétiens. A l'extérieur, pareilles aux autres maisons, insignifiantes en apparence, elles ne livraient qu'aux initiés leur splendide secret.

Devant ce contraste inscrit dans la pierre de ces édifices, comment ne pas songer à l'Enfant-Dieu qui, sous les anéantissements apparents, cache toute la gloire de la Divinité. Il est l'impuissance, emprisonnée dans des langes, et sa main dirige le monde; il n'est qu'un pauvre être vagissant, guetté par la mort dès sa naissance, et les hommes n'ont de vie que par lui ; il est la pauvreté et il enrichit les mages de ses ineffables dons ; les parois d'une crèche le tiennent captif, et les cieux ne sont pas assez vastes pour contenir sa grandeur infinie. Pareille à celle du Christ, la vie des chrétiens de ces âges lointains est marquée du même contraste. Mystère déroutant pour les païens, que l'*Epître à Diognète* exprime dans un fier et radieux langage : «(Les chrétiens) ne se distinguent des autres hommes, ni par le pays, ni par la langue, ni par les mœurs. Ils n'habitent pas des villes qui leur soient propres ; ils n'usent pas d'une langue spéciale ; ils ne mènent pas une vie à part. Mais s'ils habitent les cités grecques ou barbares, où la naissance les a placés, s'ils suivent les habitudes locales en fait de vêtement, de nourriture et autres usages, ils nous offrent l'exemple d'une vie étonnante et véritablement incroyable. Ils habitent leur propre patrie, mais comme des voyageurs. Ils jouissent de tout comme des citoyens, et ils souffrent tout comme des étrangers. Tout pays étranger leur est une patrie, et la patrie leur est une terre étrangère. Ils se marient comme

tout le monde ; ils ont des enfants, mais ils n'abandonnent pas leurs nouveau-nés. Ils mangent comme tout le monde, et ils ne mangent pas comme tout le monde. Ils sont dans la chair, mais ils ne se conduisent pas selon la chair. Ils vivent sur la terre, mais ils sont les citoyens du ciel. Ils obéissent aux lois, mais ils se montrent supérieurs aux lois par leur conduite. Ils aiment tout le monde, et tout le monde les persécute. On ne les connaît pas, et on les condamne ; on les met à mort, et ils y puisent la vie ; ils sont mendiants, et ils en enrichissent plusieurs ; ils manquent de tout, et tout leur arrive en abondance ; on les déshonore et, parmi les affronts, ils sont couverts de gloire ; on déchire leur réputation, et on rend témoignage à leur vertu ; on les maudit, et ils bénissent ; on les insulte, et ils répondent par le respect. Ils font le bien, et on les châtie comme des malfaiteurs ; mais dans le châtiment même ils se réjouissent, parce qu'ils y trouvent la vie ; les Juifs leur déclarent la guerre comme à des étrangers et les Grecs les poursuivent ; mais leurs adversaires ne sauraient dire le motif de leur haine... Ce que l'âme est dans le corps, les chrétiens le sont dans le monde... Dieu a voulu leur donner un rang si éminent qu'il ne leur soit plus permis de déchoir » (14). Bref, vie à double face, qui, dans la maison-église des premiers âges chrétiens, trouve son symbole le plus fidèle et le plus expressif.

II. — L'ANTIQUITE CHRETIENNE

1. *La Basilique* (1).

Après la paix constantinienne, un autre nom surgit pour désigner l'église chrétienne (2). On l'appelle « Basilique » : « la maison royale par excellence ». Ce sens étymologique, si parfaitement adapté à l'édifice qui abrite le mystère eucharistique (3), semble cependant, chez les Romains, n'avoir joué aucun rôle dans l'emploi de ce mot. Pour

(14) *Epître à Diognète*, c. V et VI ; dans P.G., t. II, col. 1174-1175.

(1) *Bibliographie* : P. Lavedan, *Histoire de l'art*, édit. « Clio », Paris, 1944, p. 6-16 ; bibliographie : p. 48-54. — H. Grisar, *Rom beim Ausgang der antiken Welt*, Frib.-en-Brisg., 1901 ; traduction et révision par A. Bartoli, 1930. — Hübsch, *Die altchristlichen Kirchen nach dem Baudenkmälern und ihren älteren Beschreibungen*, Karlsruhe, 1862-1863. — Armellini, *Le chiese di Roma del secolo IV al XIX*, Rome, 1891. — R. Krautheimer, *Le Basiliche cristiane antiche di Roma*, sec. IV-IX, Rome, 1937. — O. Marucchi, *Eléments d'archéologie chrétienne* : t. III : *Basiliques et églises de Rome*, 2e édit., Paris-Rome, 1909. — E. Mâle, *Rome et ses vieilles églises*, Paris, 1942. — Pio Spezio, *Bibliografia metodico-analitica delle Chiese di Roma*, Rome, 1928. — F. X. Zimmermann, *Die Kirchen Roms*, Munich, 1935.

Quelques monographies : Letarouilly, *Le Vatican et Saint-Pierre de* Rome, 1892. — R. Krautheimer, *Contributi per la storia della basilica di San Lorenzo fuori le mure*, dans *Rev. arch. crist.*, 1934, p. 285-334. — Muñoz, *L'église de Sainte-Sabine à Rome*, Rome, 1925.

(2) Cfr *Vita Constantini*, par Eusèbe, III, 31 ; voir aussi F. X. Kraus, *Gesch. der christlichen Kunst*, t. I, p. 270-271 ; Peregrinatio Silviae (383) (« basilica id est dominicum »), cfr C.S.E.L., t. XXXIX, p. 23, l. 2.

(3) Cfr saint Isidore de Séville, *Orig.*, XV, 1.

Cicéron, la « Basilique » est un élargissement du Forum (4) ; et Vitruve la définit « une salle centrale entourée d'un portique à deux étages » (5). La basilique constantinienne représente un type très particulier d'église. Malgré les déformations subies au cours des siècles, Sainte-Marie-Majeure et Sainte-Sabine, toutes deux érigées à Rome dans la première moitié du Ve siècle, nous font sentir encore aujourd'hui l'harmonie et la grâce de ces édifices religieux que nous retrouvons, plus ou moins modifiés par des influences étrangères ou régionales, à Ravenne (6), en Palestine (7), en Syrie (8), en Asie Mineure (9) et en Afrique (10).

Une basilique complète, comme l'était jadis celle de Saint-Pierre, comprenait trois parties : l'atrium (en français « aître », appelé encore pronaos, vestibulum, ou paradeisos (en français « parvis »), la nef avec ou sans bas-côtés, enfin le presbyterium (apsis, concha).

L'atrium était une cour rectangulaire, entourée de portiques ; agrémentée en son milieu par une fontaine (cantharos) où les chrétiens, avant de franchir la porte du sanctuaire, se lavaient le visage, les mains et les pieds (11). Sous les portiques, des personnages de marque avaient leur tombe ou leur sarcophage. Les cimetières de jadis, blottis contre l'église, ont là leur origine. En Orient, l'atrium se réduisait à un simple portique, élargi ou non d'un narthex.

Des portes, correspondant au nombre des nefs, livraient passage à l'afflux des fidèles pour les introduire dans le corps de l'édifice : l'« oratorium populi » ou le « quadratum populi ». Une nef centrale, aussi large que haute, bordée parfois de deux ou même de quatre bas-côtés, moins élevés et plus étroits, contenait l'assemblée. Le côté droit était réservé aux hommes, les femmes occupaient le côté gauche (12). Il arrive, comme à Sainte-Agnès-hors-les-murs, que les col-

(4) Cfr *Ad Atticum*, IV, 16.
(5) Vitruve, *De Architectura*, V, 1.
(6) Cfr Ch. Diehl, *Ravenne*, dans *« Villes d'art »*, 2e édit., Paris, 1926.
(7) Cfr de Vogüé, *Les églises de Terre-Sainte*, Paris, 1860 ; Vincent et Abel, *Jérusalem. Recherches de topographie, d'archéologie et d'histoire*, t. II : *Jérusalem nouvelle*, Paris, 1914-1926 ; Vincent, dans *Revue biblique*, 1936, p. 544-574.
(8) Cfr H. C. Butler, *Early churches in Syria, fourth to seventh centuries*, Princeton University, 1929 ; H. W. Beyer, *Der syrische Kirchenbau*, Berlin, 1925.
(9) Cfr S. Guyer, *Die Bedeutung der christlichen Baukunst des inneren Kleinasiens für die allgemeine Kunstgeschichte*, dans *Byzant. Zeitschr.*, 1933, p. 78-104, 313-330.
(10) Cfr E. Buonaiuti, *Il cristianesimo nell' Africa Romana*, Bari, 1928 ; Y. Vaultrin, *Les Basiliques chrétiennes de Carthage*, dans *Revue Africaine*, 1932 et 1933 ; S. Gsell, *Monuments antiques de l'Algérie*, t. II, 1907, p. 113-343.
(11) Cfr saint Paulin de Nole, *Natal. S. Felic.*, V, 3 ; Eusèbe, *Hist. ecclés.*, l. X, c. 4.
(12) Cfr *Constitut. apost.*, II, 57 ; Cyrille de Jérusalem, *Procat.*, c. VIII ; saint Augustin, *In Matth.*, Hom. 74 ; F. X. Kraus, *Realens.*, t. II, 382.

latéraux soient surmontés de tribunes percées de larges baies. Un des charmes les plus captivants de la basilique, ce sont, entre la nef et les bas-côtés, les files de colonnes, arrachées souvent à des édifices païens. Au-dessus de l'architrave ou des arcs qui relient entre elles les colonnes, s'élève un mur jusqu'à la naissance du toit en appentis qui recouvre les collatéraux. Surface toute indiquée pour recevoir la parure des mosaïques. De larges fenêtres en plein cintre, creusées dans les parois qui dominent les bas-côtés, éclairent abondamment la partie centrale de l'édifice. Une charpente apparente qui laissait voir les formes, ou un plafond plat enjolivé à l'occasion de caissons, couronnent l'intérieur.

Un arc de triomphe solennel marque l'entrée du sanctuaire : abside demi-circulaire, voûtée en cul-de-four, précédée parfois d'un transept. Le bas de l'abside est ourlé de bancs en pierre ou en bois pour les prêtres. Des deux côtés, ils convergent vers la chaire de l'évêque, placée au fond (13). Au centre de l'espace absidial, à l'entrée du « presbyterium », s'élève l'autel. Dans les églises plus importantes, il était surmonté d'un baldaquin (cibòrium), porté sur quatre colonnes (14).

*

Le problème de l'origine de la basilique chrétienne n'est pas encore, jusqu'à présent, pleinement éclairci. On a songé tour à tour à la « basilica forensis » remaniée et adaptée au culte chrétien (15) ; à la maison romaine, grecque ou syrienne (16) ; à la chapelle cimétériale (17), aux temples persans (18) ou aux édifices funéraires pour-

(13) « Segregetur presbyteris locus in parte domus ad orientem versa. *Et in medio inter eos situm sit episcopi solium, et cum eo sedeant presbyteri* ». Cfr *Constit. Apostol.*, l. II, c. 57 ; éd. Funk, Paderborn, 1905, p. 159-160.

(14) Dans les églises dites : cimétériales, l'autel dans les débuts, en bois et portatif, était disposé à proximité de la tombe du martyr ; quand l'autel devint fixe, on le construisit généralement au-dessus de la tombe (cfr De Rossi, *Bulletino*, 1874, p. 5-15, 64-75 ; 1884, p. 85, 149 sq. Les premiers témoignages de reliques renfermées dans les autels sont du Pseudo-Cyprien, *De laude martyrii*, c. 30 ; édit. Hartel, dans C. S. E. L., t. III, p. 51, et du Ve concile de Carthage (401), can. 14, cfr Mansi, t. III, 971.

(15) Cette opinion émise par Alberti, *De re aedificatoria*, 1445 et partagée entre autres par Canina, *Ricerche sull' architettura più propria dei tempi cristiani*, Romae, 1843, a été réfutée d'une façon définitive par Zestermann, *Die antiken und die christlichen Basiliken*, Leipzig, 1846 ; cette opinion trouve pourtant encore des défenseurs : cfr F. Hendrichs, *La voce delle chiese...*, p. 71-72.

(16) Cfr Dom Leclercq, *Manuel d'archéologie chrétienne*, t. I, p. 354 ; Dehio, *Die Genesis der christlichen Baukunst*, Munich, 1885 ; Lemaire, *L'origine de la Basilique latine*, Bruxelles, 1911 ; G. Schnürer, *L'Eglise et la civilisation*, trad. française, Paris, 1933, t. I, p. 144.

(17) Cfr C. M. Kaufmann, *Handbuch d. christl. Archäologie*, 7e édit., Paderborn, 1922, p. 160 sq. Opinion défendue déjà par F. X. Kraus, dans *Gesch. d. christl. Kunst*, t. I, p. 262 sq.

(18) Cfr U. Monneret de Villard, *The fire Temples*, dans *Bullet. of the American Institute for Persian Art and Archaeol.*, déc. 1936.

vus de salles de réunion (19). L'opinion la plus vraisemblable, semble-t-il, est celle qui rattache la basilique aux édifices à mystères où se réunissaient les adeptes des cultes orientaux. Le sanctuaire de Samothrace, le Bacchéion d'Athènes, ainsi que la basilique de la Porte Majeure, à Rome, sont, avant le christianisme, de véritables basiliques du type constantinien (20). Les architectes chrétiens se seraient contentés de reproduire ce modèle tout en le rendant plus magnifique et plus digne de la religion nouvelle. Si l'on en croit les Pères Vincent et Abel (21) dont la thèse est partagée par M. E. Mâle (22), une basilique chrétienne à trois nefs aurait été érigée, dès le IIIe siècle, à Emmaüs, en Palestine, à l'emplacement même de la maison où, suivant la légende, Jésus ressuscité s'était fait reconnaître des deux disciples, en « rompant le pain ». D'autres archéologues, cependant, comme M. Aubert (23), se refusent à voir dans la construction primitive une basilique chrétienne.

Quoi qu'il en soit de cette question d'origine, ce qui est sûr, c'est que, dans l'antiquité chrétienne, ce type d'édifice religieux eut une vogue immense. Pendant des siècles, le monde chrétien construisit des basiliques. Celle d'Echternach (Grand Duché du Luxembourg), érigée en l'honneur de saint Willibrord, est datée de 1031 (24). Rome surtout manifeste pour cette forme d'église une préférence visible. Après les basiliques du Latran, de Saint-Pierre et Saint-Paul-hors-les-murs (IVe siècle), voici, au Ve siècle, celles de Sainte-Sabine et de Sainte-Marie-Majeure, harmonisée au XVIIIe siècle, par l'architecte Fernando Fuga (25). Aux siècles suivants, Rome s'enrichit de Saint-Laurent-hors-les-murs (VIe siècle), de Sainte-Agnès (VIIe siècle) et de Sainte-Marie de Cosmédin (VIIIe siècle). A l'époque de l'iconoclasme, Pascal I (817-824) reconstruit et enrichit de mosaïques Santa-Maria-in-Domnica, Sainte-Praxède et Sainte-Cécile (26). Même au XIIe siècle, alors que le style roman s'épanouit dans toute sa beauté et sa riche variété, alors que Saint-Denis inaugurait la période de gloire de l'architecture gothique, alors que tout changeait autour

(19) Cfr A. Grabar, *Le martyrium. Recherches sur le culte des religions et l'art à la fin de l'antiquité et au début du moyen âge* (sous presse).

(20) Cfr G. Leroux, *Origines de l'édifice hypostyle*, Paris, 1913 ; L. Bréhier, *Les origines de la Basilique*, dans *Bullet. monument.*, t. 86, 1927, p. 221-249 ; J. Carcopino, *La basilique pythagoricienne de la Porte Majeure*, Paris, 1927.

(21) Cfr L. H. Vincent et F. M. Abel, *Emmaüs, sa basilique et son histoire*, Paris, 1932.

(22) Cfr E. Mâle, dans *Revue de France*, 1934 (II), p. 425-435 ; *Rome et ses vieilles églises*, Paris, 1942, p. 56-57.

(23) Cfr M. Aubert, dans *Syria*, 1933, p. 217.

(24) Cfr Richard-Marie Staud, *Aus der Baugeschichte der Jubelkirche*, dans *Zur 900 Jahrfeier des Weietages der Basilika des hl. Willibrord in Echternach*, 1031-1931, Luxembourg, 1931, p. 13 sq.

(25) Cfr E. Mâle, *Rome et ses vieilles églises*, Paris, 1942, p. 87-89.

(26) Cfr E. Mâle, *lib. cit.*, p. 117 sq.

d'elle, Rome demeure inébranlablement attachée à son passé. L'église de Sainte-Marie du Transtévère, refaite par le Pape Innocent II (1142) et achevée après sa mort (1148), reproduit fidèlement les anciens modèles de l'architecture chrétienne (27).

Cet attachement indéfectible s'explique lorsqu'on envisage les caractères de ces églises de l'époque constantinienne.

Comme dans les édifices du premier âge chrétien, l'extérieur de la basilique est fort simple, négligé peut-on dire, tandis qu'à l'intérieur la fresque, la mosaïque, les tissus, l'orfèvrerie et la sculpture déploient leur luxe prestigieux. Telles nous apparaissent encore aujourd'hui, à Rome, Sainte-Pudentienne (IVe siècle), Sainte-Marie-Majeure (Ve siècle), l'église des Saints-Côme et Damien ; ou à Ravenne, Saint-Apollinaire-in-Classe et Saint-Apollinaire-le-Neuf (VIe siècle). Par ce contraste, l'Eglise continuait à rappeler aux fidèles l'image de l'Enfant-Dieu et les faisait se souvenir que, dans leur vie, ils devaient dépasser les apparences, pour ne s'attacher qu'à la grande réalité divine.

Une secrète harmonie entre l'organisation de l'Eglise elle-même et les trois parties de la basilique renforçait encore l'estime pour ce style d'édifice religieux. L'atrium, qui se rattache à la maison de Dieu sans la constituer, rappelle le catéchuménat, organisé depuis le second siècle, qui achemine les païens vers le baptême. Le corps central, avec ses bas-côtés, figurent le peuple chrétien incorporé au Christ par le sceau baptismal. L'abside enfin symbolise l'Eglise enseignante, l'autorité judiciaire, doctrinale, législative et sanctificatrice qui préside à la société religieuse fondée par le Christ.

L'harmonie des lignes, l'étendue de l'espace et la profusion de la lumière, sont d'autres traits qui devaient orienter la prédilection de l'Eglise romaine vers le style basilical.

Quiconque franchit le seuil de Sainte-Marie-Majeure ou de Sainte-Sabine se sent à la fois ému et séduit. Ce charme unique, un peu mystérieux, est dû au génie de la Grèce qui se manifeste ici avec son admirable goût de la proportion et de l'harmonie. Les architectes grecs sont toujours restés de fervents disciples de Pythagore ; jamais ils n'ont cessé de croire à la vertu du nombre. « L'un et le multiple, affirmait Platon, constituent la loi fondamentale de l'être ». Il devinait obscurément ce que nous savons par la révélation, à savoir que la Perfection suprême elle-même c'est l'Unité se déployant en Trinité ; et la Trinité se retrouvant dans l'Unité. Le principe de l'harmonie et en même temps le principe de la solidité de la basilique comme celui des édifices grecs, c'est la colonne. La colonne est le plus pur chef-d'œuvre de l'esprit hellénique. Par le léger renflement de son fût, elle évoque la respiration et la vie ; par la magnifi-

(27) Cfr E. Mâle, *lib. cit.*, chap. X, p. 202-227.

cence de son chapiteau, elle nous fait sentir la beauté monumentale de la feuille d'acanthe ; et enfin, par la délicatesse des légers saillants et rentrants de la base, elle nous fait entendre le rythme délicat des brèves et des longues des poètes lyriques. C'est elle qui, par le rayon de sa base, fournit aux architectes le module qui préside à toute l'ordonnance de l'édifice. En voyant ces rangées de colonnes identiques, élégantes et fortes, qui acheminent le fidèle vers l'autel, centre du sanctuaire, comment ne pas songer à l'Homme-Dieu, règle et modèle de l'humanité, fondement et base de toute la société? « Voie » royale qui entraîne ceux qui la suivent jusqu'au sein de la Divinité elle-même, source de la perfection et de la félicité?

Notons de plus que, dans la basilique, prédomine la ligne apaisante par excellence : *l'horizontale*. Même lorsque les arcs se substituent à l'architrave, comme à Sainte-Sabine, toute violence, toute surtension est évitée. Depuis le sol jusqu'au faîte, rien de brusqué, rien de heurté, rien d'écrasant, rien de massif. Ces nefs baignent dans une atmosphère de sérénité et de repos. Comment symboliser plus heureusement la « paix » que le Christ a promis au monde, cette tranquille assurance qu'il fait régner dans le cœur de ceux qui l'aiment, même au plus fort de la tempête?

L'espace est une autre caractéristique de ce type d'église. Dans la basilique civile idéale, construite par Vitruve à Fano, la largeur égalait sa hauteur, si bien que dans sa grande nef une circonférence pouvait s'inscrire. Ce sont à peu de chose près les mêmes proportions que nous retrouvons à Sainte-Marie-Majeure et à Sainte-Sabine depuis qu'un plafond, substitué à la charpente apparente, en 1936, lui a rendu son aspect primitif. Devant ces étendues qui s'élargissent à perte de vue — nous songeons surtout à Saint-Paul-hors-les-murs, — le visiteur, étonné et surpris, se souvient du mot du Christ adressé à saint Pierre : « *Duc in altum* ! Au large ! » et se rappelle son ordre donné aux apôtres de porter son message de salut jusqu'aux extrémités de la terre, afin de faire participer l'humanité entière aux fruits de sa Rédemption.

La lumière est une dernière beauté de la basilique chrétienne. Elle pénètre en abondance par les fenêtres hautes, aussi nombreuses que les intercolonnements, et inonde la nef de clarté. La contre-Réforme crut qu'une demi-obscurité favorisait davantage le recueillement et la prière. Dès le temps de Sixte-Quint, on commença à murer les fenêtres des basiliques ; on en fit disparaître une sur deux à Sainte-Marie-Majeure. A Sainte-Sabine, des vingt-six fenêtres de la nef, six seulement furent conservées. L'antiquité, elle, était avide de lumière. Elle y discernait le reflet de Celui qui est « la Lumière du monde » (Jean, XII, 46 ; VIII, 12 ; Luc, II, 32) et qui, par la splendeur de sa Rédemption, a dissipé les ténèbres du paganisme et du péché. De plus, il lui semblait qu'aux « fils de lumière » (*Eph.*, V,

8 ; *I Thess.*, V, 5 ; *Jean*, XII, 36), aux « Phôtizomenoi », elle rappelait qu'ils devaient être, à leur tour, « lumière » (*Matth.*, V, 14), éclairant les autres hommes par leur exemple et leur vie. Ce symbolisme était plus manifeste encore lorsque, selon l'usage oriental emprunté sans doute au temple du feu, de la religion mazdéenne (28), on perçait l'abside de fenêtres pour laisser pénétrer dans l'église les premiers rayons du soleil levant. Dès le IVe siècle, les « Constitutions apostoliques » (II, 57), rédigées en Orient, exigent que le sanctuaire soit dirigé du côté du Levant (29).

Nous avons dit que la maison-église des premiers siècles chrétiens évoque l'Enfant-Dieu. La basilique suggère une des images les plus radieuses des catacombes : le « Bon Pasteur ». Comme la basilique elle-même, le « Bon Pasteur » n'inspire aucune idée de frayeur ou de violence ; sa bonté condescendante nous attire et nous charme ; sa puissance et son dévouement à toute épreuve suscitent et entretiennent dans les âmes la tranquillité et la paix. En les rassasiant de sa propre chair, il les envahit de sa lumière. Les vastes espaces de la basilique, que sont-ils à côté du rêve immense du « Pasteur » divin? Un seul bercail pour l'humanité tout entière!

Ces pensées que nous venons de développer étaient familières aux chrétiens de l'époque de Constantin. Pour s'en convaincre, il suffit de relire quelques passages du discours d'Eusèbe prononcé à l'occasion de la dédicace de la basilique de Tyr, reconstruite par l'empereur avec une véritable magnificence. « Quant à *...Jésus notre Sauveur à nous* qui étions désespérés, ayons son nom à la bouche et vénérons-le, parce que seul, lui, le Fils très unique et très bon du Père qui est toute bonté, selon la pensée de l'amour du Père pour les hommes, il n'a pas hésité un moment à revêtir notre nature à nous qui étions gisants au fond de la corruption ; comme le meilleur des médecins qui, pour sauver les malades, « regarde les maux, touche ce qui est répugnant et sur les malheurs d'autrui moissonne pour lui-même des douleurs » (29bis), il nous a sauvés, nous qui étions non seulement malades d'ulcères terribles et tourmentés par des blessures purulentes, mais encore qui étions couchés parmi les cadavres ;

(28) Cfr Strzygowski, *Le temple de feu*, dans *Revue des arts asiatiques*, mars 1927.

(29) Cfr *Constitutions apostoliques*, l. II, c. 57 ; édit. F. X. Funk, Paderborn, 1905, p. 159-160 ; voir aussi Tertullien, *Apol.*, c. 16. — L'Orient rappelait également le paradis, le premier séjour de l'humanité, cfr S. Grégoire de Nazianze, *Orat. de precatione*, édit. Krabinger, Landshut, 1840, p. 103. D'autres témoignages chez Gretser, *De cruce*, l. I, c. 26. Au moyen âge, on se persuadait que le Christ était monté au ciel à l'Est, et que de ce côté aussi le Juge suprême allait revenir pour juger le monde ; cfr Honorius d'Autun, *Gemma animae*, I, 95 ; Durandus, *Rationale*, l. V, c. 57 ; saint Thomas, *II^a^ II^ae^*, q. 84, a. 3. Voir aussi E. Mâle, *Rome et ses vieilles églises*, p. 67-69.

(29bis) Cfr Hippocrate, Περὶ φυσικῶν 1 (édit. de Littré, t. VI, p. 90 ; cfr aussi Origène, *Contre Celse*, IV, 15.

il nous a seul tirés à lui des abîmes de la mort, parce que nul autre de ceux qui sont au ciel n'avait assez de force pour procurer, sans subir de dommage, le salut de tels maux. Seul donc, il a touché la corruption de notre misère profonde ; seul, il a porté le fardeau de nos souffrances ; seul, il a pris sur lui la peine de nos impiétés. Bien plus, *il nous a relevés* quand nous étions déjà non pas à demi morts, mais corrompus et puants dans les tombeaux et les sépulcres. Autrefois et maintenant, avec le zèle de sa charité pour les hommes, contre toute espérance de qui que ce soit et même de nous, il nous sauve et il nous donne sans compter les biens du Père, lui, l'auteur de la vie, le créateur de la lumière, notre grand médecin, roi et seigneur, le Christ de Dieu... Lors donc que le « grand Pasteur » crut bon de rassembler à nouveau ses enfants dans un même lieu, après qu'il eut éloigné les bêtes fauves et les loups, et toute la race des animaux féroces et sauvages,... il voulut relever aussi la bergerie du troupeau « pour couvrir de honte l'ennemi et l'oppresseur », et fournir comme une réplique victorieuse aux audacieuses entreprises des impies contre Dieu... (Maintenant l'Église) fleurit comme un lis, et elle embaume tous les hommes de l'odeur divine, parce que, est-il dit, « dans le désert a jailli une eau », le flot de la reconnaissance divine par l'eau lustrale du salut, et maintenant le désert de tout à l'heure est devenu une région humide, et sur la terre aride s'est déversée une eau vive, et la force est véritablement dans les mains auparavant sans vigueur : ces travaux sont les preuves magnifiques et éclatantes de la puissance de ces mains. Mais les genoux eux aussi, débiles autrefois et sans énergie, ont repris leur allure habituelle, et ils marchent droit devant eux dans le chemin de la connaissance de Dieu, *ils se hâtent vers le troupeau familier du pasteur qui est toute bonté*. Si les âmes de quelques-uns ont été engourdies par les menaces des tyrans, le Verbe sauveur ne les laisse pas sans remède. Il leur donne à elles aussi tous ses soins ; il leur rend la santé complète et les encourage à la confiance en leur disant : « Consolez-vous, âmes pusillanimes, courage, ne craignez pas » (30).

On le voit : ce sont les thèmes essentiels de la parabole du Bon Pasteur qui forment le dessin de cette étoffe oratoire. Bonté condescendante qui attire le Bon Pasteur vers ses brebis ; dévouement jusqu'au sacrifice de sa vie pour les sauver ; puissance invincible pour les protéger et les arracher de la griffe des fauves ; soins empressés et adaptés pour guérir leurs infirmités et leur faiblesse ; appel adressé à tous pour amener ou ramener les hommes à son unique bercail. Et, sans doute, les autres évêques qui, à cette même époque, célébraient la gloire des églises relevées de leurs ruines,

(30) Cfr Eusèbe, *Hist. ecclésiast.*, l. X, c. IV, n°s 10-12, 28, 33-34.
(31) Cfr Eusèbe, *lib. cit.*, l. X, c. II, n° 1.

faisaient entendre le même langage pour exalter les bienfaits du Bon Pasteur (31) dont la basilique reflète si bien l'image.

2. *L'église à plan central* (32).

La Basilique chrétienne est une création du génie hellénique, ennobli par le christianisme. A l'origine de l'église à plan central, nous trouvons le génie oriental, affiné par l'hellénisme, spiritualisé par le christianisme. Byzance est le centre où s'élabore cet art nouveau qui, à l'architecture statique, substitue le principe dynamique de la poussée contre-butée par des forces opposées ; et c'est Byzance encore qui propage cet art à travers tout le monde chrétien (33).

Trois influences orientales ont contribué à former l'art byzantin : l'Asie Mineure, la Syrie et l'Egypte. Mais ces pays eux-mêmes ne se sont éveillés à un art personnel et original que grâce à la Perse.

La Perse des « Sassanides » (226-632), tributaire elle-même des anciennes civilisations orientales, semble bien avoir donné le branle à ce grand mouvement d'architecture qui devait célébrer de si éclatants triomphes. « En s'assimilant les formes et les enseignements des anciennes civilisations orientales, écrit M. Diehl, en les combinant avec une heureuse ingéniosité, la Perse du IIIe siècle, comme jadis celle des Achéménides (668-330 avant Jésus-Christ), avait créé un art original et florissant. Le centre principal de cette renaissance fut le pays compris entre l'Euphrate et le Tigre, cette Mésopotamie où toujours s'élevèrent les grandes capitales : Babylone et Séleucie, Ctésiphon et, plus tard, Bagdad. De là, les vieilles traditions orientales ressuscitées se propagèrent bien vite à travers le monde hellénistique, arrêtant, refoulant la civilisation grecque, réveillant, partout où elles pénétraient, la mémoire des anciens arts indigènes. De bonne heure elles envahissent ainsi, sinon les grandes cités hellénistiques du littoral (Alexandrie, Antioche...) — où cependant leur influence se fait également sentir ; — du moins tout l'arrière-pays de Syrie, d'Asie Mineure et d'Egypte, apportant des formes nouvelles, des enseignements nouveaux, modifiant à leur contact les libres figures de l'art classique. C'est à elles que l'architecture dut la coupole sur trompe d'angle et les procédés de la voûte sans cintrage, qui permirent de la construire » (34).

(32) *Bibliographie* : P. Lavedan, *Histoire de l'art*, coll. « Clio », Paris, 1944, p. 55-58. — Ch. Diehl, *Manuel d'art byzantin*, 2e édit., Paris, 1925-1926 (excellente mise au point des théories parfois trop hardies de Strzygowski, le grand initiateur de l'étude de l'art oriental). — L. Bréhier, *L'art byzantin*, Paris, 1924. — A. Grabar, *L'art byzantin*, Paris, 1938. — P. Lemerle, *Le style byzantin*, Paris, 1943. — O. Wülff, *Die altchristliche Kunst von ihren Anfängen bis zur Mitte des ersten Jahrtausend*. — A. Choisy, *L'art de bâtir chez les Byzantins*, Paris, 1882 (admirable exposé technique qui garde toute sa valeur).

(33) Ch. Diehl, *Manuel d'art byzantin*, p. 134-136.

(34) Ch. Diehl, *lib. cit.*, p. 12-13.

L'Asie Mineure fait plus spécialement son profit de la voûte : héritage de la Mésopotamie, et de la coupole : legs de la Perse. A côté des basiliques, précédées d'un atrium et couvertes de charpente, nous rencontrons dans ces régions des basiliques voûtées en berceau ; des édifices à plan central et des basiliques à coupoles (35). Il ne semble pas douteux que ce soit l'Asie Mineure et non l'Arménie, comme le veut Strzygowski (36), qui ait appris à Byzance son art de voûter les édifices religieux. « L'art byzantin, écrit Choisy, a pour point de départ la voûte sans cintrage, et celle-ci suppose essentiellement l'emploi de la brique ». Or ces conditions ne se rencontrent qu'en Asie Mineure. « Hors de la région occidentale de l'Asie Mineure, on n'aperçoit nulle part l'esprit de la construction voûtée sans cintrage, ni cet enchaînement logique de progrès dont l'art byzantin fut la manifestation dernière ; partout ailleurs on le trouve constitué de toutes pièces comme un art importé ; là seulement on le saisit dans son germe et dans son essor. C'est de là qu'il rayonne sur le reste de l'empire grec » (37).

La Syrie, elle, s'assimile plus complètement l'esthétique orientale qui se manifeste dans la sculpture décorative ou plus exactement dans *la décoration sculptée,* ignorée de l'art grec (38). Dans cet art nouveau, le chapiteau hellénique, si monumental avec sa feuille d'acanthe, n'est plus qu'une « broderie appliquée sur un cube de pierre ». « Cette acanthe, écrit Grabar, dépourvue de tout modelé, adaptée aux exigences rythmiques de l'ornement, perd complètement son caractère réel, et se fond dans la masse des motifs qui l'entourent ». Cette sculpture, amenuisée en dentelle, se complique en outre de dessins géométriques et zoomorphiques les plus inattendus, et adopte tous les raffinements de la polychromie.

Avec cette décoration, apprise d'ailleurs, la Syrie transmet à Byzance un legs plus personnel : son iconographie religieuse. « L'Annonciation, l'adoration des Mages, le baptême du Christ, la crucifixion, les saintes femmes au tombeau, l'Ascension, la Pentecôte, l'Anastasis » ont pour prototypes les mosaïques qui décoraient quelques-uns des plus célèbres sanctuaires de la Palestine (39).

L'Egypte enfin, tant orientale qu'hellénistique, marque de son empreinte l'art byzantin. En connexion avec l'Orient, l'Egypte élabore un art pictural historique et monumental, qui, déjà à El Bagaouat (IVe siècle), concurrence l'ancien art hellénistique : symbolique et décoratif. En face de l'élégance pittoresque, de la grâce simple, de la libre fantaisie de l'art alexandrin, et par une réaction voulue contre

(35) Ch. Diehl, *Manuel d'art byzantin,* p. 91-95.
(36) Ch. Diehl, *lib. cit.,* p. 102-106.
(37) Cfr A. Choisy, cité par Ch. Diehl, *lib. cit.,* p. 102.
(38) Cfr Ch. Diehl, *lib. cit.,* p. 50-54.
(39) Cfr Baumstark, *Palaestiniensia,* dans *Röm. Quartalschr.,* t. XX, 1906, p. 125.

l'hellénisme, dès le IVe siècle et plus encore au Ve, un art indigène, tout pénétré de vieilles créations orientales, grandit, qui, tout en conservant les types grecs, les fige, les raidit en des attitudes plus sèches et plus conventionnelles, en des figures plus stylisées. Cet art abandonne en même temps la décoration pittoresque chère aux Alexandrins, pour s'orienter vers le style monumental (40). Cette peinture transposée en mosaïque délaisse l'échelle naturelle, pour adopter celle du monument lui-même. « Chaque trait, écrit Hayford Peirce, étant régi par une échelle minima, au-dessous de laquelle le détail est supprimé, échelle commandée par la distance à laquelle le spectateur doit se mettre afin d'embrasser le monument d'un regard. Cette discipline, méconnue par les Grecs, depuis la période archaïque, sera observée pendant tout le développement de l'art byzantin. »

Cet orientalisme monumental, à Constantinople, se tempère cependant d'hellénisme alexandrin. S'il n'est pas sûr que c'est à Alexandrie, plutôt qu'à l'Orient perse, que Byzance a emprunté l'idée du revêtement polychrome, brillant et coûteux, dont elle aimait à revêtir ses murs de briques ; elle lui doit par contre, très certainement, ce goût du pittoresque, enjoué et réaliste, qui déploie ses fantaisies et ses caprices jusque dans les édifices religieux du IVe et du Ve siècles. Nous songeons plus particulièrement aux mosaïques de Sainte-Constance, à Rome, avec leur fleuve où les enfants nus s'ébattent familièrement en compagnie d'animaux aquatiques ; à celles de Saint-Georges de Salonique et du baptistère des Orthodoxes à Ravenne, avec leur brillant décor d'architectures en stuc ; à celles de Saint-Etienne de Gaza décrites par Choricius, avec leur figuration caractérisée du Nil. L'attrait du portrait est un dernier caractère dont l'art d'Alexandrie marque celui de Byzance. Même lorsque nous le voyons évoluer vers la peinture d'histoire, le style monumental garde cette tendance. Non seulement l'art byzantin mêle aux images saintes les portraits de princes, d'évêques et d'higoumènes ; mais aux figures idéales du Christ, de la Vierge, des apôtres, des évangélistes, il donne un caractère si individuel, qu'il en fixe, en quelque sorte, le type historique (41).

Ainsi dans sa technique comme dans son art, Constantinople combine et fusionne les apports syro-mésopotamiens, égyptiens et anatoliens, dérivés de la Perse, et de tout cela, de l'aveu même de ceux qui prétendent le plus réduire son rôle (42), elle tire l'art byzantin.

Et pourtant, l'art byzantin, tel que le crée la capitale, reste différent des arts orientaux. Et cela, parce que Constantinople reste fidèle à l'esprit grec. Grâce à son goût de la modération, elle évite cette démesure dans la construction comme dans la décoration qui, ailleurs,

(40) Cfr Ch. Diehl, *Manuel d'art byzantin*, p. 77.
(41) Cfr Ch. Diehl, *lib. cit.*, p. 66-70.
(42) Cfr Bertaux, *La part de Byzance dans l'art byzantin*, dans *Journal des savants*, 1911, p. 164, 304.

nous écrase ou nous éblouit, avec cette brutalité qui étouffe tout véritable sentiment d'admiration. Tandis qu'en Egypte, en Syrie, en Arménie, l'hellénisme recule devant le vieil Orient, dans la capitale, pleine des merveilles de l'art antique, la tradition classique subsiste. C'est par là que l'art byzantin n'est pas une simple copie de l'art oriental, mais une création originale et nouvelle (43).

Pour apprécier cet art dans toute sa beauté, il nous reste, à défaut des basiliques à coupoles des Saints-Apôtres de Constantinople, ou de Saint-Jean d'Ephèse, la « merveille de logique audacieuse et de science » : Sainte-Sophie de Constantinople. Deux architectes d'Asie Mineure, Anthémius de Tralles et Isidore de Milet, en dressèrent le plan hardi. Grâce aux largesses de l'empereur Justinien, elle put être terminée en cinq ans. Précédée d'un atrium et d'un narthex, divisée en trois nefs, cette église est avant tout une coupole sur trompes, contre-butée par deux demi-coupoles. Elle mesure en longueur 77 mètres et en largeur 71 mètres 70 ; la coupole dans son diamètre atteint 31 mètres et elle s'élève à 56 mètres du sol. Quarante fenêtres à la base de la grande coupole et cinq aux demi-coupoles éclairent abondamment le beau vaisseau. Le jour de sa consécration, le 27 décembre 537, l'empereur, ayant franchi le seuil de sa basilique, courut, dit-on, jusqu'à l'ambon, placé au centre de la grande coupole et, levant les mains au ciel, il s'écria : « Gloire à Dieu qui m'a jugé digne d'accomplir une telle œuvre... ô Salomon, je t'ai vaincu ! » Procope, un contemporain, a traduit en termes enthousiastes l'impression qu'il partageait sans doute avec beaucoup d'autres : « Lorsque, ainsi s'exprime-t-il, on entre dans cette église pour prier, on sent tout aussitôt qu'elle n'est point l'ouvrage de la puissance et de l'industrie humaines, mais bien l'œuvre même de la divinité ; et l'esprit, s'élevant vers le ciel, comprend qu'ici Dieu est tout proche, et qu'il se plaît dans cette demeure que lui-même s'est choisie » (44). Admiration parfaitement justifiée ! car Sainte-Sophie est « une réussite incomparable, un monument merveilleux, où l'art byzantin avait trouvé sa formule définitive et réalisé ses caractères constitutifs » (Diehl).

L'art byzantin est essentiellement un art religieux. « De bonne heure il eut un caractère théologique très prononcé, et il le conserva toujours. De bonne heure, l'Eglise, qui l'employa comme moyen d'enseignement et instrument de glorification, le guida et le surveilla assez exactement, et par là, il prit vite une certaine uniformité » (45). Même quand il n'est pas directement au service du culte liturgique, et qu'il a pour but d'exalter le souverain, il fait ressortir, suivant la mode orientale, ce qu'il y a de plus sacré, de surhumain, d'inac-

(43) Cfr Ch. Diehl, *Manuel d'art byzantin*, p. 145.
(44) Cité par Ch. Diehl, *lib. cit.*, p. 166-167.
(45) Cfr Ch. Diehl, *lib. cit.*, p. 328.

cessible, dans la dignité du chef de l'Etat. Rien n'évoque mieux la grandeur, la majesté, la perfection de Dieu, que cet art où se mêlent si heureusement « la puissance expressive et la rigidité solennelle » (Millet).

La force même des circonstances orienta cet art vers la glorification du Verbe-fait-chair. Les luttes christologiques qui avaient pour origine la négation de la divinité du divin Sauveur, formulée par Arius, ont l'Orient, bien plus que l'Occident, comme champ de bataille. C'est là qu'elles se déroulent et qu'elles se manifestent dans toute leur âpreté. Elles aboutirent à la proclamation solennelle, à Nicée d'abord (325), à Constantinople ensuite (381), que le divin Sauveur est vrai Dieu, consubstantiel au Père, partageant avec lui la même nature, la même substance, la même perfection, la même gloire. Du même coup, la foi en la divinité du Sauveur s'intensifiait dans les âmes. Dans le mot composé Dieu-fait-homme, on s'habitua à mettre l'accent sur Dieu. Une hérésie nouvelle, tout aussi funeste que celle d'Arius, poussa l'excès jusqu'à ne plus vouloir voir en lui que la Divinité.

Une image nouvelle résuma bientôt cette orientation nouvelle de la pensée et de la foi chrétiennes. Le Dieu-fait-homme apparut comme le « Pantocrator », le Dominateur, le « Basileus » par excellence et le Juge suprême, et on lui donna comme escorte les textes les plus éblouissants de l'Apocalypse. « Notre Roi », ainsi l'appelle ce chant de louanges qui prélude au « Gloria » liturgique et que nous livrent les « Constitutions apostoliques » (46). Oui ! Roi, commente saint Cyrille d'Alexandrie, qui impose sa volonté au ciel, à la terre, à tout l'univers, « comme il convient à Dieu » (théoprepôs) (47). Pour représenter ce Christ Dominateur, l'art byzantin fait choix du type plus réaliste et plus majestueux créé par la Syrie, et délaisse peu à peu l'image plus idéaliste de l'art hellénistique des catacombes, qui se voit encore à Saint-Vital de Ravenne et à Saint-Apollinaire-le-Neuf. Le Christ y apparaît plus âgé, le visage encadré d'une barbe noire plus ou moins longue, les cheveux plats, séparés par une raie, les sourcils joints, le teint comme les blés, sous l'aspect caractéristique d'un homme de race juive. De plus en plus le « Pantocrator », le Dieu tout-puissant, Maître du monde, prendra un aspect sévère jusqu'à la tristesse et la dureté (48). Dans les églises, il occupera l'endroit le plus sacré : l'abside, ou la plus haute : la coupole (49).

Déjà Constantin le Grand l'avait représenté sous cette forme, en lui donnant une taille surhumaine, dans la coupole de l'église des

(46) Cfr *Constitutiones apostolicae*, l. VII, c. 47 ; édit. Funk, *Didascalia et Constit. apostol.*, t. I, Paderborn, 1905, p. 456.
(47) Saint Cyrille d'Alexandrie, *In Johann.*, l. XII, dans *P.G.*, LXXIV, 622 C ; 641 C ; l. XI, dans *P.G.*, LXXIV, 493D, 501-B-D.
(48) Cfr Ch. Diehl, *Manuel d'art byzantin*, p. 324-325.
(49) Cfr Ch. Diehl, *lib. cit.*, p. 487-489.

apôtres à Constantinople (50). A Daphni (XIe siècle), l'extraordinaire puissance de sa face et de ses mains nerveuses révèle le Maître du monde qui, du haut du ciel, fait planer sur ses sujets un regard dominateur. A Cefalù (Sicile) surtout (XIe siècle), l'image prend l'ampleur et l'éclat d'une vision. « Lorsqu'on entre dans l'immense vaisseau, écrit le Père de Jerphanion, on est saisi par cette figure colossale surgissant au-dessus d'un peuple d'autres figures, elles-mêmes de taille surhumaine. L'énorme différence d'échelle, son isolement sur un fond d'or uni, lui donnent un relief extraordinaire. On croit voir l'Eternel se dresser au-dessus de l'horizon pour inspecter sa création, car le regard plonge jusqu'au fond de l'édifice et l'embrasse tout entier. Et si l'on approche, on s'incline instinctivement devant la puissance de ce visage d'une gravité austère, un peu triste dans sa maigreur voulue (indice de la sainteté), de ce regard profond, réfléchi, de ce front qui se creuse d'un pli volontaire » (51).

Pour comprendre la basilique byzantine, il faut se rappeler cette image du « Pantocrator » pour laquelle elle est faite, et dont elle rappelle la majesté par l'ampleur de ses nefs, et la magnificence, par l'éclat de ses revêtements et de ses mosaïques. Prononcées dans un cadre comme Sainte-Sophie, ces paroles si solennelles du divin Maître, « Toute-Puissance m'a été donnée au ciel et sur la terre » (Matth XXVIII, 18) résonnent avec toute leur ampleur et livrent tout leur sens. Dans la suite, lorsque la maternité divine de Marie aura été définie par le concile d'Ephèse, ce sera l'art byzantin, l'architecture byzantine, qui exaltera le mieux cette dignité qui dépasse toute dignité humaine. Insinuée, dès le Ve siècle, par les mosaïques de Sainte-Marie-Majeure, à Rome, cette grandeur se manifestera à partir du VIe *siècle dans toute sa rayonnante majesté.*

(*A suivre*).

(50) Nicolas Mésarites, chez A. Heisenberg, *Grabeskirche und Apostelkirche, zwei Basiliken Konstantins*, II, Leipzig, 1908, p. 29 sq.

(51) Cfr G. de Jerphanion, *Voix des monuments*, nouvelle série, Paris, 1938, p. 18.

Enghien. Joseph Duhr, S. I.